





Je vais au parc de Noisiel. Je ne passe pas par l'entrée principale, je ne l'ai jamais utilisée. Je préfère l'entrée secondaire, elle est sur le côté du parc le long de la rue de Paris. Elle dégage quelque chose de plus accueillant, de plus chaleureux. La grande porte semble moins impressionnante. C'est la porte des habitués, de ceux qui connaissent le parc. Elle est toujours ouverte, de jour comme de nuit. Je ne l'ai jamais vue fermée. Elle est un peu en recul du trottoir et laisse un espace se dégager pour les passants. Des restes de colonnes surement servent de sièges pour certains. Des enfants s'asseyent pour se reposer, des passants y posent leurs pieds pour refaire leurs lacets.

J'entre dans le parc. Face à moi se tient un arbre, un grand platane. Il semble seul et triste sous le brouillard hivernal. Ses branches noueuses semblent ployer sous le poids des nuages. Je me rappelle pourtant cet arbre si vivant aux beaux jours. Les visiteurs se réfugient sous son ombre. Parfois certains y font des barbecues, et l'on sent l'odeur des grillades dès l'entrée du le parc. Lui qui m'évoque tant cette ambiance festive du retour du printemps me semble d'autant plus solitaire. Au sol, autour de son tronc, on remarque que l'herbe ne pousse plus. Peut-être à cause de son ombre, ou à cause des passages répétés. Cela me marque. Tout a l'air de lui rappeler ce qu'il était et qu'il n'est plus. La grisaille le rend terne, lui pourtant si rayonnant dans ma mémoire. Peut-être est-ce parce que je ne viens pas l'hiver mais le parc m'apparaît bien plus triste que dans mes souvenirs.





Je continue mon chemin, je choisis de descendre vers la gauche. Quelque chose attire mon attention, un morceau de rubalise orange est attaché à une branche. Soudain j'aperçois un peu plus loin entre les arbres une sorte de cabane. Des branches sont déposées en cercle autour d'un large tronc d'arbre, formant un petit tipi de bois. Les branches sont de taille diverse. Certaines plus larges que d'autres, certaines plus longues que d'autres. Je me demande depuis quand elles sont ainsi posées. Peut-être depuis l'été ? Je me souviens que plus jeunes nous avions les mêmes jeux. Je crois que tous les enfants rêvent de construire leur cabane dans les arbres. Cela me rassure de me dire que nous avons tous les mêmes jeux et envies lorsque nous étions petits. Je nous revois portant des branches deux fois plus grandes que nous dans l'espoir de fabriquer un abri. Puis nous nous racontions des histoires pour nous faire peur. Quelles histoires ont pu être racontées dans cette cabane ? Qui l'a construite ? Un groupe d'enfants ? Des parents dévoués ? Des adolescents en quête de souvenirs anciens ? Je crois que moi aussi il m'arrive de vouloir retrouver ce genre de moments. Récolter des branches pour me fabriquer mon refuge et m'asseoir par terre en me racontant des histoires.

Je continue de m'enfoncer dans la forêt. Le sol est humide à cause de la pluie. L'eau qui ruisselle a creusé un fossé sur le bord du chemin. Je me surprends à entendre par endroit un très léger bruit de petite cascade. J'ai toujours aimé regarder l'eau couler, cela me fascine. Je me mets alors à remonter ce petit ruisseau. La terre a été creusée. On voit plusieurs couches, entre les racines des arbres et la profondeur plus calcaire qui forme une boue claire en se mélangeant à l'eau. C'est là que mon regard butte sur un objet. Là, dans ce petit torrent, apparaît une balle de tennis. Elle semble avoir été oubliée depuis longtemps. Le jaune flamboyant s'est terni et presque verdi au contact avec la terre. Elle est de la marque kong, c'est écrit dessus en majuscules. C'est un jouet pour chiens, je connais bien cette marque. Peut-être la balle aurait-elle couiné si je l'avais pressée entre mes doigts mais je n'ai pas osé la toucher. Peut-être à cause de la boue, ou peut-être parce que je ne sais pas à qui elle appartient. J'essaye d'imaginer le chien qui a joué avec. Est-il jeune ? Est-il grand ? A-t-il les poils longs ? Ce parc est un véritable paradis pour les chiens, tous les maîtres des alentours viennent s'y promener avec leurs compagnons. Moi aussi j'y suis venue.

Soudain je vois le chien et sa balle jaune, il ne m'est pas inconnu. Une labrador noire, Pepsi. Elle aimait tant ces balles jaunes, qu'elles couinent ou non. Elle avait beau avoir une multitude de jouets, elle ne voulait qu'une balle de tennis. Elle aussi était tête en l'air, et nous en avions perdu plein des balles. Peut-être celle-ci aurait pu lui appartenir ? Cela fait trop longtemps qu'elle n'est plus, et elle n'avait aucune balle de cette marque. Cependant le temps d'un instant cette balle me transporte dans le temps, me montre mon chien et moi jouant entre ces mêmes arbres qui aujourd'hui me paraissent bien frêles en cet hiver. La balle est toujours là. Je suis retournée la voir. Je ne sais pas à quoi je m'attendais en y allant. Son propriétaire ne l'a pas récupérée. Sur le petit talus des traces de griffes dans la terre meuble trahissent le passage de nombreux animaux. Pourtant il semblerait qu'aucun n'ait voulu de ce jouet. Elle est un peu enfoncée dans cette boue, témoignant du temps qu'elle y a passé. Elle est simplement posée là, témoignant du passage d'un des nombreux chiens que l'on peut croiser dans ce parc.



Je poursuis ma route, toujours le nez vers le sol. Je m'enfonce un peu plus profondément dans la forêt. Le sol change, l'herbe laisse place aux feuilles mortes puis aux marrons. Mais ce n'est plus la saison à laquelle ils tombent. Cela doit faire plusieurs mois qu'ils jonchent ainsi le sol. Ils sont noirs, semblent presque pourris par l'humidité. Je n'avais jamais remarqué qu'il y avait des marronniers dans le parc, peut-être encore une fois parce que je n'y viens jamais à la saison des marrons. Pourtant je sais reconnaître ces arbres, il y en avait toute une rangée devant mon école. Cela me rappelle le temps où nous ramassions les marrons pour nous les jeter les uns sur les autres. Ce jeu nous passionnait tant qu'il ne restait vite plus aucun fruit sur le sol. Et ces marrons ? Ont-ils aussi été ramassés par des enfants pour jouer avec ? Ils sont là, sur le côté du chemin. Ils ont sûrement servi de nourriture pour les animaux du parc.





Nous sommes au début du mois de février. Il ne doit pas faire beaucoup plus de zéro degrés. Je vois de la vapeur d'eau s'échapper de mes lèvres à chaque respiration. Je me suis bien couverte, j'ai cache-cou en polaire et un bonnet. Pourtant j'ai froid. Mon nez coule et je sens mes joues rougir sous les bourrasques presque glacées. Cela fait maintenant deux heures que je suis sorties et je sens le froid partout dans mon corps. Je crois qu'il est temps de rentrer. Je finis ma boucle. Je remonte par un autre chemin, passe devant un séquoia géant dans lequel nous essayions de grimper il y a 15 ans déjà. Je repasse devant le platane, il est toujours aussi seul. Je ressorts par la même grille. Hors de question de passer par l'entrée principale. Après tout, moi aussi je suis une habituée de ce parc.



